

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—E.-U., \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIII.

No. 4.

JEUDI, 26 JANVIER 1882

Prix du numéro : 7 centimes.—Annonces, la ligne : 10 centimes
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

AVIS

L'administration informe les Abonnés qui font relire L'OPINION PUBLIQUE que la Table des Matières du Vol. XII (1881) ne sera prête que vers le milieu du mois de Mars prochain.

Pour toutes lettres d'argent, mandats sur la poste chèques, etc., etc., adressez, comme auparavant, à M. G.-B. BURLAND, gérant de la COMPAGNIE LITHOGRAPHIQUE BURLAND, Montréal.

ÉTUCTIONS !

La population française assez restreinte d'Ottawa donne cet hiver un spectacle d'activité intellectuelle que nous aimerions à voir dans toutes les villes et villages considérables de la province de Québec. Il ne s'y donne pas moins de trois cours publics sous les auspices de son Institut canadien, sans compter les séances littéraires du dimanche. Dans l'un de ces cours, M. l'abbé Tabaret, du collège d'Ottawa, traite de l'économie politique. M. McCabe expose les principes de la minéralogie. Enfin M. Benj. Sulte attire, tous les jeudis, autour de son fauteuil, nous allions dire de sa chaire de professeur, une foule de plus en plus nombreuse, avide d'entendre dérouler sous ses yeux les pages de l'histoire du Canada. C'est le cours le plus suivi et le plus attrayant à raison du sujet en lui-même et de l'intérêt palpitant que M. Sulte a le talent de faire naître dans ses brillantes causeries. Pour nous servir d'une expression populaire, M. Sulte sait son histoire du Canada sur le bout de son doigt. Il fait beau l'entendre discourir sur son sujet avec une abondance de langage qui ne faiblit jamais, avec une clarté qui ne laisse aucun coin de nos annales dans l'obscurité, avec une science qui lui permet d'embrasser une époque dans ses moindres détails pour faire saisir les idées qui l'ont dominée. Nous avons vu des hommes parfaitement au courant de notre histoire, émerveillés de son vaste savoir. Il est à regretter que Montréal, Québec, Trois-Rivières, Saint-Hyacinthe, St-Jean et Sorel, n'aient pas un cours d'histoire de ce genre. Le peuple y puiserait de grands enseignements, échaufferait son patriotisme à cette parole ardente et aimerait davantage son pays.

* *

Il serait cependant facile d'organiser des conférences populaires dans les centres dont nous venons de parler. Chacune de ces villes possède des écrivains, des littérateurs, des hommes de professions, amis des lettres, qui n'auraient qu'à se préparer pour traiter, de main de maître, les sujets qu'ils auraient étudiés. On dirait que l'hiver une foule de nos villages subissent l'influence de la nature environnante : de même que celle-ci s'enveloppe de neige et se plonge dans le repos, de même les habitants paraissent vivre dans une atmosphère d'inertie qui n'est pas sans charme ; mais à l'encontre de la nature qui puise de la force dans ce repos, cette somnolence affaiblit et conduit à la torpeur intellectuelle. Pour l'homme d'affaires qui a peiné, tout le long du jour, ce que nous demandons paraît friser l'exigence. Mais l'homme d'affaires a besoin de fixer son esprit sur autre chose que sa besogne quotidienne sous peine de le voir perdre de sa force.

* *

Québec et Ottawa sont les deux villes qui s'occupent le plus de travaux intellectuels. La raison en est bien simple. Ce sont deux capitales, qui donnent l'hospitalité à un certain nombre de fonctionnaires publics, appartenant à notre petit monde des lettres. Il s'en trouve parmi eux qui utilisent leurs longues soirées pour le plus grand bien de leurs concitoyens. On ne

saurait s'attendre à un pareil mouvement littéraire à Montréal, ville pleine d'activité, où les affaires vous poursuivent longtemps après les heures de bureau. L'avocat qui a donné audience à ses clients toute la journée, ne rentre souvent chez lui que pour préparer ses réquisitoires et ses factums. Le journaliste n'a pas trop de ses soirées pour préparer la tartine quotidienne que le journal distribuera le lendemain. Il y a bien les clubs de jeunes gens qui sont des foyers d'activité, mais on y fait de la politique, on se prépare à la lutte. Toujours le côté pratique des choses à Montréal.

* *

Crémazie disait, dans une de ses lettres publiées par la *Revue Canadienne* :

“ Avant la renaissance, les couvents possédaient le monopole des travaux intellectuels, parce que les laïques qui auraient eu le goût et la capacité de cultiver les lettres ne pouvaient se vouer à un travail qui n'aurait donné du pain ni à eux ni à leurs familles.

“ Les moines n'ayant pas à lutter contre les exigences de la vie matérielle, pouvaient se livrer dans toute la sérénité de leur intelligence, aux travaux littéraires et aux spéculations scientifiques, et passer ainsi leur vie à remplir les deux plus nobles missions que puisse rêver l'esprit humain, l'étude et la prière.

“ Les écrivains du Canada sont placés dans les mêmes conditions que l'étaient ceux du moyen-âge. Leur plume, à moins qu'ils ne fassent de la politique, ne saurait subvenir à leurs moindres besoins.”

Il me semble que les employés publics plus ou moins teintés de littérature, sans être moines, devraient jouer, à Ottawa et à Québec, un peu le rôle de ces religieux qui, au moyen-âge, ont propagé les sciences et les lettres. Comme eux, ils n'ont pas à se préoccuper du lendemain. Qu'ils s'occupent donc de travaux intellectuels en dehors des heures de bureau sinon par goût, au moins par intérêt, c'est le seul moyen de lutter contre l'abrutissement qui envahit les personnes condamnées à un travail routinier, qui n'impose à l'esprit nul effort et partant nul essor.

A.-D. DECELLES.

LA CRISE FINANCIÈRE EN FRANCE

Notre journal a été des premiers ici à signaler les immenses spéculations qui se faisaient en France et à prévoir une crise qui vient d'arriver. L'agiotage a atteint ses dernières limites et aujourd'hui les liquidations se font péniblement. Les banqueroutes se succèdent avec rapidité et des spéculateurs qui se croyaient naguère riches à millions sont aujourd'hui sans le sou.

Nous avons parlé dans le temps de l'*Union Générale*, dont les actions de 125 francs ont fait en quelques jours 1,600 francs de prime. Le succès inouï de cette société a provoqué la jalousie des institutions rivales qui se sont coalisées pour l'écraser. Dans la coalition se trouvaient surtout des banquiers juifs qui regardaient l'*Union* comme une institution cléricale. M. Bontoux, son directeur, a vu venir l'orage sans trembler. Pendant que ses rivaux lui faisaient la guerre sans merci et aussi sans prudence, il prenait ses mesures et surprit ses adversaires dans le piège qu'il leur avait tendu ; ce fut une déroute générale dans le camp israélite, et l'on estime les pertes des banquiers juifs à trois cents millions. Au nombre des malheureux spéculateurs, se trouvent les financiers qui ont fait des placements dans notre province.

M. Bontoux passe aujourd'hui pour le premier financier de France, et si Henri V montait sur le trône, il serait certainement son ministre des finances ; mais c'est là une éventualité que rien ne fait pressentir à l'heure présente. M. Bontoux, à peine connu, il y a quelques mois, jouit aujourd'hui d'une renommée européenne. Le *Times* en parlait dans un de ses derniers numéros, et son correspondant, M. de Blowitz, après avoir entendu un de ses discours, le proclamait l'un des plus forts orateurs de France.

Dans son dernier rapport, M. Bontoux, répondant à

ceux qui prétendaient que l'*Union Générale* était embarrassée, répondait qu'elle avait 250,000,000 de francs disponibles. S'il a dit vrai, cette institution n'aura pas de mal à traverser la crise actuelle. Malgré sa richesse l'*Union* a vu ses parts baisser de 225 francs dans une journée la semaine dernière.

La spéculation s'est emparée de presque toutes les classes de la société ; tout le monde veut faire fortune rapidement et sans travailler. Les agioteurs ont parcouru les campagnes de France pour y placer toutes espèces de valeurs en échange des économies des paysans. Ceux-ci ont pris l'alarme il y a quelque temps, et ont donné ordre de vendre ; c'est ce qui a amené une baisse énorme sur le marché. On espère toujours que cette crise ne dégènera pas en panique et qu'elle a passé le moment le plus dangereux.

Hix.

QUATRE ANNÉES DANS LE MONDE

(Suite)

31 Décembre 1881

MA CHÈRE AMÉLIE,

Je passe sans transition de la prose à la poésie ; en d'autres termes, j'échange la poêle contre l'écritoire. Il n'y a qu'un instant, en effet, j'étais transformée en un Vatel moderne, et, revêtue d'un large tablier de cuisine, armée d'une formidable fourchette, je retirais d'une bassine de graisse bouillonnante d'appétissantes croquignoles.

À l'époque du jour de l'an, vois-tu, cette pâtisserie constitue, dans nos campagnes, le mets national par excellence et il est reconnu que le Canadien, comme bien d'autres peuples, a un faible pour les traditions qui favorisent sa gourmandise.

Sous ce rapport, les enfants pauvres du voisinage surtout, se montrent animés du patriotisme le plus ardent, sinon le plus désintéressé. Dès l'aurore d'une année nouvelle, ils nous arrivent en foule, heureux de remplacer le pain sec de la maison paternelle par une friandise à laquelle ils rêvent depuis longtemps, qui, à leurs yeux, représente un vrai festin de sybarite et qui, tout en apaisant leur faim, flatte agréablement leur goût. C'est donc aux bambins affamés de nos alentours que sont destinés les deux immenses plats qui se pavant sur le buffet de la cuisine, en attendant l'heure solennelle de la distribution des étrennes.

J'ai cherché à donner à celles-ci les formes les plus fantaisistes : ainsi il y a des étoiles, des losanges, de petits bonhommes, voire même de friands cavaliers dans lesquels les petites filles mordront sans pitié—ceux-là seuls étant à croquer. Ce sera pour moi, bonne amie, un spectacle à la fois comique et original de voir ces pauvres enfants s'en retourner en gambadant, les uns comparant minutieusement leurs croquignoles entre elles, les autres admirant candidement le sucre éblouissant qui les recouvre et s'efforçant en vain de rattraper les parcelles qui s'en détachent et vont se confondre avec la neige étincelante.

À la vue d'une joie si vraie, si naïvement exprimée, involontairement je ferai un rapprochement entre ces joyeux tapageurs et les enfants des villes. Gâtés, pour la plupart, par une tendresse aveugle, ces derniers ont perdu leurs francs rires, l'aimable enthousiasme de leur âge. Inondés en quelque sorte des riens coûteux qu'on leur donne, et cela avec une prodigalité qui ne leur laisse pas même la jouissance du désir, ils accueillent avec indifférence, parfois même avec une moue dédaigneuse, les plus riches brimborions, les plus succulentes friandises.

Moi-même, chère Amélie, n'ai-je pas vu s'évanouir, comme une vaine fumée, cette belle période de l'existence où un cornet de dragées suffisait à mon bonheur, se dissiper cette insouciance qui, ignorante de la vie, de ses épreuves, se berçait d'illusions et de rêves ? Quelques mois à peine ont suffi, hélas ! pour donner à mon caractère une teinte moins gaie ; car, à la riante adolescence a succédé la jeunesse pensive ; aux plaisirs folâtres du couvent, les devoirs sérieux de la famille. En feuilletant mon journal, ce soir, j'y retrouve même,